Document généré le 13 août 2025 12:05

Québec français

La démesure au service de la satire scientifique dans *La maison des feuilles* de Mark Z. Danielewski ou le scientisme piégé

Steve Laflamme

Numéro 148, hiver 2008

Science et littérature

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1693ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Laflamme, S. (2008). La démesure au service de la satire scientifique dans *La maison des feuilles* de Mark Z. Danielewski ou le scientisme piégé. *Québec français*, (148), 41–45.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La démesure au service de la satire scientifique dans *La maison des feuilles* de Mark Z. Danielewski ou le scientisme piégé

par Steve Laflamme*

> Il y a quelque impiété à faire marcher de concert la vérité immuable, absolue, et cette sorte de vérité imparfaite et provisoire qu'on appelle la science.
> Anatole France, *L'orme du mail*.

© Pantheon Books

L'histoire du roman *La maison des feuilles* s'avère des plus singulières. Échelonné sur 12 ans, le travail de Danielewski s'est heurté à un refus de la majorité des éditeurs qu'il a approchés : l'œuvre ne ressemble à rien de commun (c'est un monstre à plusieurs têtes, un véritable labyrinthe). Puis le roman devient objet culte et œuvre d'art *underground* grâce à Internet. Le 7 mars 2000, Pantheon Books à New York donne sa chance au roman difforme. Succès immédiat pour Danielewski.

Roman fantastique, *La maison des feuilles* a pour trame principale l'histoire de Will Navidson et de sa famille, qui emménagent dans une maison apparemment tout à fait banale en Virginie. Navidson, photo-reporter et cinéaste amateur, constate rapidement que sa nouvelle demeure se révèle plus vaste de l'intérieur que de l'extérieur, qu'y apparaissent progressivement des pièces qui ne s'y trouvaient pas au départ. Aussitôt s'organise une série d'expéditions réalisées par Navidson, ses acolytes et des professionnels dans le but d'élucider le caractère surnaturel des phénomènes qu'il observe.

Seulement, la trame narrative de ce roman ne s'arrête pas à cette intrigue inspirée des récits gothiques dans la veine de « La chute de la maison Usher » d'Edgar Allan Poe. *La maison des feuilles* est un « [r]oman labyrinthique, borgésien[1] » rendu complexe par les différents niveaux de narration qui le caractérisent : au premier niveau se trouve l'histoire fantastique de la famille Navidson ; au deuxième niveau, celle de Zampanò, vieillard qui commente au moyen de notes innombrables l'*Enregistrement Navidson* – vidéo amateur qui rend compte des événements vécus en Virginie ; au troisième niveau, celle de Johnny Errand, personnage troublé, très *trash*, obsédé par les notes de Zampanò qu'il trouve après la mort de ce dernier et qui lui donnent envie d'éditer le tout ; au quatrième niveau, les notes du traducteur et de l'éditeur du livre, qui participent à la bizarrerie de l'œuvre en commentant non pas le travail de Danielewski, l'auteur, mais celui de Johnny Errand, le personnage !

La maison des feuilles est, comme livre, un objet d'art en soi, un roman à la mise en pages invraisemblable, complètement éclatée, au point que la forme de l'œuvre occulte fréquemment l'intrigue en raison de ses excès. Cette manière de présenter la science dans l'œuvre n'est pas fortuite : elle vise peut-être à s'en prendre au discours scientifique, qui est de plus en plus remis en question, comme le fait Jacques Bouveresse dans *Prodiges et vertiges de l'analogie* : il « s'interroge sur ce goût subit des intellectuels postmodernes pour la mécanique quantique, la théorie du chaos, la géométrie fractale ou le théorème de Gödel », qui provient « [d]u besoin de prestige et de pouvoir, [...] à l'heure où il semble falloir se réclamer de la science pour pouvoir être reconnu[2] ». Dans l'ensemble, le roman de Danielewski constitue une satire qui s'approprie le discours de la science pour mieux le réfuter, pour mieux dévoiler ses failles. En ce sens, il est possible de lire *La maison des feuilles* selon l'angle d'une attaque au scientisme[3] et à l'hégémonie de la science comme « discours de la vérité » au XXI[e] siècle.

Étape 1 : Observations

Déjà au départ – et c'est là le constat le plus facile à la lecture du texte de Danielewski –, l'intrigue principale de *La maison des feuilles* met en évidence une faille

scientifique : le surnaturel surgit quand les lois de la physique se trouvent enfreintes (la maison de Navidson est plus vaste de l'intérieur que de l'extérieur). Voilà un procédé devenu classique dans le fantastique, la science et ses représentants y ayant souvent tenu le rôle de rabat-joie, de sceptiques que l'impossible parvient à confondre à un moment ou un autre. Danielewski a ainsi recours au (sous-)genre narratif[4] qui s'oppose sans doute le plus souvent au discours scientifique. Voilà aussi qui fait écho à ce qu'affirme Zohra Rahmouni : « La satire est un genre ou une technique littéraire consacrés à la représentation d'un défaut ou d'une déformation du monde. Ce monde est ainsi perçu comme un espace désordonné où la logique et la vérité n'ont pas droit de cité[5] ».

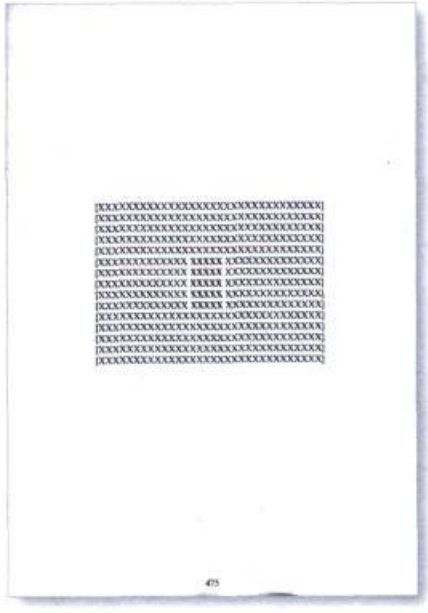
Mais plus encore que le rôle de faire-valoir[6] de la science dans l'œuvre fantastique de l'auteur new-yorkais, il faut noter la représentation qui est faite des témoins du surnaturel, qui ont pour tâche d'observer l'inobservable. Will Navidson, premier personnage concerné par le phénomène qui touche la maison, dispose, comme son prénom le reflète en anglais, de la *volonté* de comprendre, d'analyser et de contrer le surnaturel problématisé. Photo-reporter, il possède l'aptitude de figer ce qui est en mouvement, pour permettre une observation plus attentive des faits. Seulement, Navidson est aux prises avec les défauts de ses compétences : il a remporté le prix Pulitzer pour la photo troublante de Delial, jeune Soudanaise mourant de faim et menacée par un vautour[7], mais doit combattre sa culpabilité rémanente, lui qui s'en est tenu à photographier la petite plutôt que de lui porter secours. Billy Reston, lui, est professeur d'ingénierie à l'Université de la Virginie à Charlottesville. L'ingénieur est confiné à un fauteuil roulant depuis un accident du travail qui l'a rendu paraplégique. Tom Navidson, frère de Will, est pour sa part entrepreneur en construction et son destin, tout aussi ironique que celui de Reston, est pour le moins tragique : il meurt avalé par la maison. Dans les trois cas, les personnages qui ont la tâche d'observer de près le phénomène pour tenter de le comprendre puis de le contrer se trouvent pris à leur propre jeu, victimes de leur champ de compétence.

Les observateurs du surnaturel au deuxième degré – Zampanò et Johnny Errand, qui doivent déchiffrer l'*Enregistrement Navidson* – sont affublés de caractéristiques tout aussi ironiques. Zampanò, dont la narration constitue la trame principale du récit (il raconte pour le bénéfice du lecteur ce qui se déroule dans l'*Enregistrement Navidson*), est âgé de 80 ans, il est vraisemblablement un éclopé de la guerre d'Indochine et surtout… il est devenu aveugle. Johnny Errand, pour sa part, est alcoolique et vaguement schizophrène, drogué et fils d'une femme internée pour troubles psychotiques. Ainsi, les personnages chargés de colliger les informations sur la maison d'Ash Tree Lane sont, comme les protagonistes qui vivent le phénomène, des observateurs déficients, affligés, dont le discours et les facultés perceptives peuvent être remis en question.

Michel Morange, biologiste moléculaire et professeur à l'École normale supérieure à Paris, se fait le défenseur de la « polyphonie explicative », réaction au scientisme selon laquelle « une explication unique ne saurait suffire. Plusieurs schèmes explicatifs, plusieurs principes d'intelligibilité doivent pouvoir cohabiter au sein de chaque discipline scientifique[8] ». Dans *La maison des feuilles*, les explications multiples sont essentielles, vu la complexité du phénomène surnaturel et de l'œuvre, par ricochet, mais combien s'avèrent satisfaisantes, dans la mesure où le phénomène a raison de ceux qui se croient assez compétents pour l'observer et le vaincre ?

Une autre particularité du roman de Danielewski consiste à faire prendre part au lecteur au travail d'observation de phénomènes étranges. Car la raison principale pour laquelle *La maison des feuilles* est devenu un roman clé de la littérature récente ne repose ni sur la qualité de son intrigue à proprement parler ni sur la qualité du style de l'auteur mais bien sur le caractère éclectique, résolument postmoderne de sa forme. Véritable odyssée littéraire, le roman grand format de 712 pages peut rebuter nombre de lecteurs en raison de la complexité de sa composition, de son *architecture,* comme l'indique Valérie Dupuy de l'Institut national de sciences appliquées de Toulouse : « Si la saturation d'effets attire effectivement l'attention, et peut hypnotiser (ou irriter) le lecteur, elle est loin d'être gratuite, et s'articule avec une grande cohérence autour de la notion d'architecture. *La maison des feuilles* apparaît comme [une] tentative contemporaine très frappante de construction romanesque entièrement organisée par et autour des notions de dimension, d'espace et de volume, avec une obstination et une superposition de référents (notamment architecturaux) associés à des recherches formelles signifiantes[9] ». Le lecteur du roman est donc appelé à déchiffrer / défricher ce fouillis en le considérant comme un problème à solutionner – et en se retrouvant dans une position inconfortable comparable, dans une moindre mesure, à celle des personnages du récit, qui doivent colliger et analyser les informations qui leur sont présentées.

Ainsi l'observateur du phénomène qui se présente sous ses yeux, en ce qui concerne *La maison des feuilles,* fait les frais de l'ironie de l'auteur américain, qui cherche à lui compliquer l'assimilation de l'information. Les personnages sont souvent victimes de leurs



compétences, parfois pourvus de caractéristiques absurdes compte tenu de leur rôle (Zampanò et Errand) et le lecteur, lui, voit son intelligence être défiée dès l'abord par l'auteur, qui lui signale, en guise d'amorce, « Ceci n'est pas pour vous[10] ».

Étape 2 : Expériences

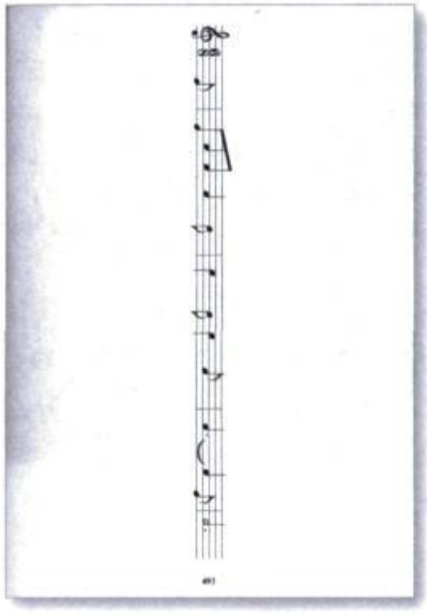
C'est en effet à une *expérience* que se prête le lecteur du roman : « [I]l a fallu se livrer à un décryptage en règle, passer en quelque sorte du statut d'occupant des sols à celui d'architecte[11] », déclare le traducteur de l'œuvre en français. En ce sens, Danielewski réussit ce que peu d'auteurs accomplissent dans l'élaboration de l'œuvre fantastique : à placer le lecteur devant un phénomène déstabilisateur, au même titre ou presque que les protagonistes – alors qu'habituellement le lecteur se trouve fort d'une certaine distance qui provient du fait qu'il dispose, lui, de toutes les informations (et de toutes ses facultés) pour raisonner ou du moins comprendre ce qui arrive au témoin du phénomène dans le fantastique. Ici, Danielewski fait alterner les polices de caractères selon les narrateurs ; des notes infrapaginales s'étendent sur plusieurs pages ; certaines pages doivent être lues à rebours ; plusieurs pages ne comportent que des fragments d'informations – ou un surplus d'informations qui apparaissent de manière anarchique[12] ; des passages sont écrits en latin, en grec ancien, en allemand, en hébreu ; certaines portions de texte sont hachurées ; sur certaines pages, on trouve des récits des quatre niveaux de la narration ; par moments n'apparaît sur la page qu'une portée musicale ; quelques passages sont transcrits en braille (rappelons-le : Zampanò était aveugle…), etc.

Pour ce qui est des personnages qui vivent le premier niveau du récit (en Virginie), ils expérimentent les phénomènes qui se produisent dans la maison d'une façon particulière : « Les personnages semblent réduits au statut […] d'explorateurs de cet espace, de façon très littérale : l'action romanesque […] repose […] sur une série de visites, de plus en plus complexes et de plus en plus problématiques, de la maison. Les personnages entrent en elle pour tenter d'en prendre connaissance, en organisant des expéditions qui relèvent d'une forme de parodie des récits d'aventures. De façon assez drôle, tout en étant très angoissante, la visite de la maison s'apparente ainsi, sur le mode de l'hyperbole, à une expédition périlleuse, avec boussole, radio, provisions, fusées éclairantes, et bien sûr cordages en guise de fil d'Ariane. On assiste ainsi à un renversement de perspective : l'espace romanesque, réduit généralement aux fonctions de décor dans lequel évoluent les personnages, plus ou moins en résonance avec leurs états d'âme, devient ici sujet de premier plan, étrange et radicalement étranger aux personnages, qu'il engloutit et recrache mystérieusement[13] ». Navidson s'arroge donc pour son propre bénéfice le rôle de scientifique improvisé, organisant de vraies expéditions archéologiques dans sa demeure – situation des plus ironiquement absurdes, quand on considère que la science doit servir à découvrir et / ou à comprendre l'inconnu, et non pas quelque chose d'aussi familier que le quotidien (le chez-soi des Navidson), qui *devrait être connaissance acquise*. La démesure de Danielewski fait ici sourire.

Ainsi donc, « Danielewski, en un jeu de miroir très élaboré, place à son tour l'espace du livre en avant, et au renversement espace / personnages répond un second renversement qui met au premier plan la forme et l'espace de la page imprimée, au détriment de l'histoire, engloutie peu à peu à son tour dans une spirale formelle[14] ». Les expéditions que Navidson organise, avec son frère Tom, Billy Reston ainsi qu'un chasseur-explorateur expert et son équipe, peuvent être vécues par le lecteur en ce que la mise en pages reflète les moments où les couloirs de la demeure s'élargissent ou rétrécissent, ou les moments où les explorateurs défient la gravité, la tête en bas, ou encore lorsqu'ils sont à bout de souffle (peu de mots sont alors disposés sur la page, presque à la manière de haïkus).

Peut-être comme écho à la polyphonie explicative à laquelle fait référence Morange, *La maison des feuilles* fait collaborer personnages et lecteur à l'expérimentation de phénomènes dérangeants qu'il faut tenter de rendre intelligibles.

Parmi les écueils auxquels le lecteur est confronté, il faut également signaler l'extraordinaire érudition de Danielewski, le Umberto Eco du fantastique. Non seulement pullulent dans l'œuvre les citations en langue



étrangère, mais également les références en matière d'architecture, de sciences de la nature, de psychologie, d'art, de littérature, ou simplement en ce qui a trait à la culture populaire (revues et magazines divers). À ce chapitre, Danielewski pousse plus loin l'ironie qu'il inocule à son roman : une de ses armes consiste à tromper la vigilance du lecteur en empêchant ce dernier de distinguer le vrai du faux, ce qui fait que « [n]otre belle érudition est mise en brèche par l'ironique monsieur Danielewski, les vraies-fausses citations se mélangent, abondent, débordent le cadre, partent en tous sens[15] ». Un peu comme l'avaient fait les producteurs du film *Blair Witch Project* en 1999, Danielewski joue la carte de l'authenticité pour servir deux causes : d'une part, nourrir la fantasticité du roman en faisant douter du vrai et du faux ; d'autre part, narguer le lecteur en lui collant à la figure son manque de culture et en compliquant son parcours dans les dédales de l'œuvre. Les pages 145 à 147 font défiler une liste de documentaristes que le narrateur compare à Navidson (la liste semble interminable…). De la page 362 à la page 376, on assiste à une section intitulée « Ce que certains ont pensé » et qui est l'œuvre de Karen Green, l'épouse de Will Navidson. Sur une quinzaine de pages apparaissent les réflexions et opinions de personnages plus ou moins connus sur les événements vécus par la famille Navidson – encore ici, certains sont bien réels (Anne Rice, Stephen King, Stanley Kubrick, David Copperfield, Jacques Derrida, par exemple), d'autres sont pure fiction (des professeurs de grandes universités américaines, des psychiatres qui s'expriment sur la santé mentale des protagonistes). Dans cette portion du roman, c'est un sensationnalisme crasse qui est associé à la science.

La frontière entre réalité et fiction se montrant mince, *La maison des feuilles* jouit d'une efficacité rare en ce qui a trait au malaise que peut éprouver le lecteur devant tant de connaissances qui lui sont exposées : « cette somme quasi religieuse qu'est *La maison des feuilles* : document ou coup monté ? représentation ou artifice ? réalité ou fiction ?[16] ». La disproportion qui ironise le discours scientifique se présente donc aussi en ce que le livre de Danielewski prend les airs lui-même de traité scientifique, de somme de tous les savoirs, alors qu'une vaste proportion des informations qu'il recèle sont pure invention…

Étape 3 : Raisonnements

Pour peu que l'on conçoive la troisième étape de la méthode scientifique comme celle des *réactions* aux phénomènes observés puis expérimentés, nombreuses sont les choses à dire à propos des *raisonnements* tirés (et à tirer, peut-être) de *La maison des feuilles*.

Parmi les visiteurs de la maison dont les proportions s'altèrent, Karen Green est certes le personnage le plus désemparé par la situation. Il est intéressant de constater sa façon de réagir lorsqu'elle prend connaissance de l'existence du « couloir de cinq minutes et demie » – portion de la maison dont l'appellation indique le temps qu'il faut pour la parcourir… : « Deux semaines s'écoulent. Karen s'interroge en privé sur l'expérience mais ne parle guère. Seule indication que le couloir occupe ses pensées : son récent intérêt pour le feng shui. […] Elle est occupée à calculer le nombre Kua (un calcul basé sur l'année de naissance) (p. 61) ». Pour Karen, les mathématiques servent une science des plus arbitraires et imparfaites au lieu de servir à tenter d'invalider le phénomène surnaturel ou, mieux encore, à trouver une manière de le contrer.

Par ailleurs, le nombre d'intervenants appelés à se prononcer sur l'*Enregistrement Navidson* et l'histoire des Navidson en général est effarant. Plusieurs sont des psychologues ou des psychiatres – comment distinguer les authentiques des fictifs ? – qui commentent non pas le phénomène surnaturel comme tel mais bien le comportement et la réaction des habitants, y allant de théories plus alambiquées les unes que les autres sur les carences de chacun. On s'en prend donc à la *réaction* au phénomène plutôt qu'à l'*épicentre* du problème lui-même, façon peut-être de montrer l'impuissance de certaines sciences – la psychologie et la psychiatrie étant des sciences humaines, elles sont par définition inexactes. D'autres intervenants sont reliés de loin à l'étude du phénomène, comme Bazine Naodook, maître du feng shui qui commente ce qui attaque la maison des Navidson en affirmant que « le couloir exsude une "force génératrice de conflit" : "Ce sont ces murs gras suintant le mal qui entraînent Karen et Will dans ce combat inepte" » (p. 61). Ainsi, chacun des observateurs s'exprime, tente de raisonner le phénomène (parfois en ne traitant que d'éléments périphériques), donnant raison à Claude Rochet lorsqu'il affirme que « faute de connaître le réel, on le remplace par une pure spéculation intellectuelle[17] ».

L'une des disproportions ironiques les plus significatives dans le roman est le chapitre V (p. 41-74). Zampanò transcrit dans cet espace une série de réflexions qui ont trait à la science (physique, géométrie et mathématiques), mais aussi à la mythologie, en tant que réaction initiale au phénomène dont prennent conscience les Navidson. Ainsi, le narrateur produit une espèce d'effet agrandissant, permettant au lecteur de voir comme à travers une loupe, en exagéré, les tentatives d'explication du phénomène qui

3 janvier 1988

Mon doux, doux Johnny

Bien que tu n'aies jamais posé la question, combien de fois dois-je y répondre ? C'était un accident. C'était un accident. C'était un accident. C'était un accident. C'était un accident. C'était un accident. C'était un accident. C'était un accident. C'était un accident C'était un accident. C'était un accident. C'était un accident. C'était un accident. C'était un accident. Jamais je n'ai voulu te brûler. Jamais je n'ai voulu te marquer. Tu n'avais que quatre ans et j'étais épouvantable en cuisine. Je suis désolée, si désolée, si si tellement désolée. Je t'en prie pardonne-moi je t'en prie. Je t'en prie. Je t'enpriePardonnemoipardonne moipardonne moipardonnemoipardonnePardonnemoipardonnemoipardonnemoijet'enpriepardonnemoipardonnemoipardonnemoi pardonnemoijet'enpriepardonnemoipardonnemoipar donnemoipardonnemoipardonnemoijet'enpriepardonnemoi

influe sur la demeure. On suppose que ces élucubrations auraient pu se faire plus succinctement. Zampanò dote aussi ce passage d'un ton référentiel qui en fait plus un article scientifique qu'un chapitre de roman. Autre fait intéressant, il y met sur un pied d'égalité science et mythologie. Le chapitre s'amorce par une mention sur la nécessité d'étudier la portée des échos dans l'*Enregistrement Navidson*, ce qui fait dire au narrateur : « En règle générale, l'écho possède deux histoires coextensives : la mythologique et la scientifique. Chacune propose une perspective légèrement différente sur la signification intrinsèque de la récurrence, surtout quand cette répétition est imparfaite » (p. 41). Puis Zampanò y va d'une digression racontant le mythe d'Echo et sa sentence infligée par Héra, femme de Zeus – manière de justifier, peut-être, le lien entre la maison des Navidson et la malédiction qui y règne. Ensuite seulement apparaissent les hypothèses scientifiques, qui alourdissent en plus le récit de façon caricaturale au moyen d'équations, de formules algébriques, de chiffres. Cette équivalence que propose indirectement Zampanò met en évidence que la science, dans certains cas, ne peut fournir plus de réponses que nos mythes et croyances : « Nos mythes sont peut-être seulement *différents* des mythes anciens [...] N'y a-t-il pas une mythologie issue de la science ?[18] ».

Danielewski s'assure de contaminer jusqu'au lecteur de cette impossibilité de connaître toutes les réponses, laissant un élément intrigant dans le roman sans explication d'une couverture à l'autre, littéralement. Le lecteur achève en effet sa lecture sans savoir pourquoi le mot « maison » apparaît partout (et dans toutes les langues dans lesquelles il est mentionné dans le roman) en bleu, détonnant avec le reste du texte, un peu comme la robe rouge de la fillette dans *La liste de Schindler* de Spielberg[19]. S'agit-il du fruit de l'*évolution* du texte, qui a d'abord été publié dans Internet ? Aurait-il été muni à ce moment d'un hyperlien qui, telles certaines propriétés animales qui n'ont pas trouvé leur utilité chez l'humain au fil de l'évolution, aurait perdu sa raison d'être une fois le livre publié en version papier ? Le lecteur reste pantois. Autre victoire pour l'auteur.

Bref, il appert plausible de lire *La maison des feuilles* comme une charge ironique à l'endroit du discours scientifique. Car par-dessus l'histoire fantastique à laquelle nous convie l'auteur sont superposées des disproportions qui correspondent à l'hyperbole dont parle Dupuy dans son article – disproportions qui adoptent la forme de la caricature, de l'ironie, du canular, du sensationnalisme et d'une rupture du pacte avec le lecteur. Le roman de Danielewski, bien qu'il appartienne au registre du fantastique, est investi d'une mission plus ambitieuse que celle de divertir ; il est chargé d'une intention critique subtile mais bien palpable. La beauté de la chose, c'est que l'artiste excentrique n'a pas fini d'étonner : son dernier-né, *O Révolutions* (Denoël, 2007), appelle une lecture tout aussi exigeante, vu une mise en pages qui, comme celle de *La maison des feuilles*, a dû donner du fil à retordre à l'infographiste autant sinon plus qu'au traducteur...

---

* *Professeur de littérature au Cégep de Sainte-Foy*

Notes

1 Olivier Noël, *Fin de partie. Le blogue du Transhumain*, http://findepartie.hautetfort.com/archive/2005/04/27/la_maison_des_feuilles_mark_z.htm [Consulté le 3 octobre 2007] .

2 Cité par Claude Rochet, « Les sciences face à l'offensive du relativisme », http://perso.orange.fr/claude.rochet/philoscience.html [Consulté le 2 octobre 2007].

3 Point de vue apparu au XIX[e] siècle, le scientisme consiste à associer la science à la vérité, car la science permet d'échapper à l'ignorance et, comme l'affirmait Ernest Renan, d'organiser scientifiquement l'humanité. Autrement dit, du point de vue du scientisme, la science a préséance sur toute subjectivité.

4 Dans son *Anthologie de la science-fiction québécoise contemporaine*, Michel Lord présente le fantastique et la science-fiction comme des sous-genres des genres narratifs – en excluant le caractère péjoratif que pourrait laisser entendre le terme « sous-genre ».

5 Zohra Rahmouni, « Les représentations scientifiques dans la poésie de John Donne : Satire et imaginaire », dans *Études Épistémè*, n° 10, automne 2006, Université de Nice-Sophia Antipolis, p. 1.

6 Les lois physiques et mathématiques exposées par Zampanò dans son discours (surtout au chapitre V) ne sont pas à la portée du lecteur non averti et son raisonnement s'avère souvent fastidieux – comme quoi le surnaturel parvient à se montrer plus fort que la « complexité scientifique raisonnée » dans l'œuvre.

7 Cet élément de la biographie du personnage est inspiré d'une photo bien réelle qui a fait le tour du Web il y a quelques années et dont l'auteur, Kevin Carter, s'est suicidé, incapable de survivre à la polémique sur l'éthique qui a suivi la diffusion du cliché.

8 Angèle Paoli, « Michel Morange ou "de la polyphonie explicative" », sur *Terres de femmes. La Revue littéraire, artistique et cap-corsaire*, http://terresdefemmes.blogs.com/mon_weblog/2006/02/michel_morange_.html [Consulté le 2 octobre 2007].

9 Valérie Dupuy, « *La maison des feuilles* de Mark Z. Danielewski : attention, labyrinthe », http://lamorine.free.fr/ashtreelane/La%20Maison%20des%20feuilles%20FINALE.pdf , p. 1. [Consulté le 19 octobre 2007].

10 Mark Z. Danielewski, *La maison des feuilles*, Paris, éditions Denoël, coll. « Denoël et d'ailleurs », p. xi. (Dorénavant D et la pagination dans le texte).

11 Nathalie Jungerman, « Entretien avec Claro, traducteur de *La maison des feuilles* de Mark Z. Danielewski », *Fondation d'entreprise La Poste*, http://www.fondation-la-poste.org/article.php3?id_article=398 [Consulté le 19 octobre 2007].

12 Il faut souvent lire certaines colonnes ou certains paragraphes après avoir fait pivoter le livre de 180 degrés ou encore en plaçant le livre devant un miroir.

13 Valérie Dupuy, *op. cit.*, p. 2.

14 *Loc. cit.*

15 Pauline Couteau, « *La maison des feuilles* », sur *Ultime Atome*, http://www.zone51.com/ultime-atome/livres/livres.html [Consulté le 3 octobre 2007].

16 Frédéric Grolleau, « *La maison des feuilles* », sur *LHDM. L'humeur du Marcassin*, http://www.webzinemaker.com/admi/m4/page.php3?num_web=1489&rubr=4&id=47967 [Consulté le 3 octobre 2007].

17 Claude Rochet, *op. cit.*

18 Serge Carfantan, « Science, mythe et philosophie », http://sergecar.club.fr/cours/sciencemyt.htm [Consulté le 5 octobre 2007].

19 Et encore : il était possible de donner une signification à ce choix du réalisateur...